

J'étais là  
J'étais là à votre arrivée.  
J'étais là  
À l'ouverture de ce livre sacré.  
J'étais là  
Aux sons tentateurs de la langue qui brise.  
J'étais là  
Aux coups de fusil  
J'étais là  
Lorsque mes croyances se sont brisées  
J'étais là  
Lorsque le balancier de mon clan s'est brisé  
J'étais là  
À l'ombre de cette croix

Jésus,  
Tes mains ont-elles été transpercées  
Pour que je me renie ?  
Es-tu arrivé  
Pour m'effacer ?  
Es-tu arrivé  
Pour me flétrir ?  
Moi, le fruit ramassé.

Araia Patrick Amaru<sup>1</sup>

Eh bien non, tu n'y étais pas ! Restent pour en naître soit de te laisser submerger par la quête d'une introuvable origine, soit à ton tour de contribuer à fonder avec les mots d'aujourd'hui, ceux du *reo ma'ohi* ou de la langue française, une appartenance polynésienne. Pour le dire autrement, pose ta croix et apporte ta pierre, *ofa'i tia*, ta pierre généalogique, *niu*, ta pierre de soutènement, *papa*, de soubassement.

Bertrand-François Gérard

---

<sup>1</sup> In *Littérama'ohi*, n° 1 : 83, Papeete, 2001.



**Ouverture aux trois imaginaires de l'identité :**  
**« Faire église<sup>2</sup> »**

Cette brève introduction, dont je prie le lecteur de passer outre la dimension privée, vient simplement évoquer ceci que les imaginaires à l'œuvre dans le social sont une des composantes du langage à laquelle ne saurait échapper le sujet qu'il fut immergé dans une langue ou dans une autre. « Le fruit ramassé » c'est aussi le *Hutu Painu*, le fruit à la dérive dont un autre auteur polynésien fit le titre de ses mémoires, *Hutu Painu, Tahiti, racines et déchirements*<sup>3</sup>. Que la croix marquisienne, inventée par un évêque<sup>4</sup>, (cf. ci-dessous, l'apôtre Pierre, Taiohae)



en soit venue, sous le nom de *savatika*, à représenter pour des jeunes de quartiers déshérités une identité polynésienne dépouillée de son histoire métisse, me renvoya à la violence et au désarroi

---

<sup>2</sup> Deux autres textes, « Faire laboratoire » et « Faire école », demeurent en « chantier ».

<sup>3</sup> Papeete, Au Vent des Iles, 2004, « une histoire couleurs sépia » précisa-t-elle dans son envoi, couleur banian dont la fibre tissée, *tapa*, a la consistance du parchemin.

<sup>4</sup> Pour la période préchrétienne, elle ne figure, sans ses fioritures gothiques, que sur un relevé graphique chez les Maori de Nouvelle-Zélande, attestant d'une présence pré-européenne de navigateurs malais dans la région.

imprégnant les *inner cities*<sup>5</sup> des mégapoles nord-américaines et suscita une certaine colère dont ce texte est sans doute imprégné.



Que le lecteur m'en excuse, mais aussi de ceci : que le présent texte ne reprend pas mon intervention pour une large part improvisée lors d'une soirée de l'EPSF où je fus convié à parler des « trois imaginaires de l'identité », je n'en développe ici qu'un des points qui tente d'établir que la haine anti-juive dont se soutient dans bien des parties du monde l'actuelle pandémie identitaire relève d'une logique discursive dont le mouvement se repère dès le Moyen Âge. C'est là un constat banal sur lequel bien des historiens ont déjà travaillé, mais l'Histoire tout comme l'ethnologie historique, ignore deux traits de structure sur lesquels la psychanalyse, qui les a produits, ne cesse de mettre l'accent : ce sont la division du sujet et le manque dans l'Autre qui la cause ; mais sans parvenir pour autant, du moins là où j'en suis, à harmoniser le repérage du sujet dans sa singularité (tel qu'il se produit dans la cure par exemple) avec celui qui se manifeste du lien social (dans la rue ou ailleurs).

---

<sup>5</sup> Anciens centre-villes déshérités des mégapoles nord-américaines dont l'espace social est remanié par la délinquance et le trafic de la drogue. Cf. B-F. Gérard, « Gang members », *Essaim*, n° 12, 2004.

Interroger le social à partir de la psychanalyse n'est pas le recouvrir d'une grille théorique tissée des apports et élaborations de Freud et de Lacan. Là où la doctrine impose le dogme, comme butée de ses interrogations sans interroger les paradigmes dont elle se soutient, ce qui fait fondation s'érige en origine et s'y pétrifie. C'est toujours sur une pierre ou sur un roc que s'appuie le non-vouloir-savoir qui reçoit fréquemment le nom paradoxal de fondement ou de pierre de fondation, parfois celui de mythe d'origine. Nous savons que la « révolution copernicienne » n'a jamais empêché quiconque de suivre le déplacement du soleil d'est en ouest, ce que nota Husserl en son temps, ce qui atteste de ce qu'une avancée théorique ne fait pas nécessairement effacement de ce qui la précède et parfois la contredit. Ainsi l'affirmation-injonction identitaire ne semble pas faire objection décisive, parmi nombre de psychanalystes, à ce que Lacan épingla de l'expression « facteur c », qui peut se lire (c) comme culturel, j'en soutiens le propos de ceci qu'il n'y a aucune raison d'y faire intrusion si nous n'en sommes pas sollicités, par contre si quelqu'un s'adresse à nous sur cet autre versant que représente pour lui la psychanalyse, alors il y a à prendre acte de ce changement d'adresse, la nouvelle étant « facteur objet *a* ». La psychanalyse se distingue des dites sciences de l'homme et de la société déjà par ceci qu'elle n'a de consistance discursive qu'à demeurer au vif des remaniements que lui impose le « propre à chacun » et non à être posée comme une possible méta science humaine.

Comment ce « facteur *c*<sup>6</sup> », sur lequel Lacan ne reviendra pas, s'articulerait-il à l'objet *a* ?

Pour répondre après-coup à une autre question, celle que me posa ce soir-là Pascale Peuchmaur, je suis *exote* de profession, une activité qui se résume à ceci, la capacité d'être étonné. Étonné il y a bien longtemps par ce qui prit le tour, en Polynésie, d'une confrontation avec les mauvais-morts, *tupapa'u*, et là-bas comme ailleurs par l'intrusion de cette pandémie identitaire évoquée plus haut. Je ne m'exprimerai pas ici comme psychanalyste et pas davantage comme ethnologue ou archéologue mais à partir d'une expérience-itinéraire qui m'a conduit à questionner le silence, celui des mots, mais aussi de leur absence, de leurs ratures, de leur effacement, de leur translittérations en maux, de leurs

---

<sup>6</sup> 1950. Au fil de son intervention au Premier Congrès Mondial de Psychiatrie, Lacan convoqua la *vérité* « dans sa vigueur socratique » précisa-t-il. « [...] la vérité est un mouvement du discours, qui peut valablement éclairer la confusion d'un passé qu'elle élève à la dignité de l'histoire [*hystoire*, qu'elle hystérise] sans en épuiser l'impensable réalité. » « Cette vérité elle est quand il (le sujet) la réalise » où *quand* relève de l'après-coup et *réalise* porte tout autant sur l'émergence d'un dire que sur celui de sa saisie. C'est de « carence subjective ici manifestée dans ses corrélatifs culturels par la lettre *c*... » qu'il est question. « Ce facteur échappe aux soins comme à la critique, tant que le sujet s'en satisfait et qu'il assure la cohérence sociale ». « Mais si l'effet de discordance symbolique que nous appelons la maladie mentale vient à le dissoudre, **ce ne saurait être notre tâche que de le restaurer** [le facteur *c*]. Il est dès lors désirable que l'analyste l'ait, si peu que ce soit surmonté ».

réifications en objets monumentaux ou insignes, de leur recomposition en mythistoires ou en délires. D'une archéologie de la ou des structure(s), celle(s) du tissage des né-trouvés (*a.hullen kondō* en *a.kurumfe*<sup>7</sup>, ce que l'enfant trouve à sa naissance et qui lui survivra, la langue, les coutumes, etc.) et d'une ethnologie de l'élaboration actuelle du passé, je garde un goût amer, celui d'une étrange nostalgie, qui m'a conduit à questionner sur un point cette non moins étrange injonction faite au sujet de la science contemporaine d'avoir à se soutenir d'une identité religieuse, raciale, ethnique ou de groupe. Comme si de croire en un Dieu unique et de savoir qu'il n'existe pas imposait aux langues naturelles, toujours davantage soumises à l'emprise de la syntaxe discursive de la *L.W.C.* (*Language of Wider Communication*), de renoncer à la poésie, au plaisir de l'échange et au désir de l'altérité. Une question aussi vaste qu'inextricable... Pour l'avoir observée parfois à partir de la menace qui s'en imposait, la violence raciale, ethnique ou religieuse m'a toujours inquiété, jamais étonné bien qu'il m'arrivât parfois d'aller à sa rencontre pour l'éprouver avec mes pieds, (mon ventre, aurais-je à dire en *reo-ma'ohi* ou en *a.kurumfe*). Elle demeure une énigme : des travaux antérieurs que je ne reprendrai pas ici m'avaient conduit à la relier à la haine de soi, au « retour des mauvais-morts<sup>8</sup> » et aux effets délétères du discours de la science<sup>9</sup>.

Ne sachant pas par où avancer pour cette intervention prévue à l'EPSF, il me prit de visiter les cathédrales auxquelles jusqu'alors je n'avais su porter le moindre intérêt. La préparation de journées d'école de la lettre lacanienne... dont l'argument convoqua une intervention de Lacan reprise pour une préface à un livre de Georgin<sup>10</sup>, attira mon attention sur une sculpture monumentale souvent présente sur les parvis, une allégorie de la synagogue en quelque sorte affrontée à une autre de l'Église. Je constatai en cette occasion que le monde des cathédrales m'était plus exotique que des mondes africains ou polynésiens d'avant l'intrusion du discours de la science et qu'il arborait à sa manière des figures murales résolument agressives à l'endroit de la composante juive des royaumes chrétiens d'Occident. Ainsi se dévoilait que cette autre énigme de mon enfance portant sur la persécution et la destruction programmée des Juifs d'Europe pouvait avoir un ancrage lié à la construction même du christianisme, au « faire Église » soutenu par l'imaginaire de vérité du discours de la religion.

---

<sup>7</sup> Langue des Kurumba, en Afrique de l'Ouest.

<sup>8</sup> Ceux de la guerre, de l'errance ou de persécutions, les ancêtres païens à la suite d'une conversion, etc.

<sup>9</sup> Cf. « *Urfremde* » in *Cahiers de la lettre lacanienne*, n° 10, 2004. « les dieux ne sont plus » in *La rencontre du temps et de l'espace*, collectif, Paris, 2004 ; « La tradition est la mort des Ancêtres », à paraître, 2007.

<sup>10</sup> Lacan, 1977, repris d'une intervention à la télévision belge quelque dix ans plus tôt. Georgin est aussi le nom d'un artiste du XIX<sup>e</sup> siècle, alors aussi célèbre que Dürer, pour ses représentations du Juif errant.

Quelques jours après cette intervention se tint à Téhéran un colloque international organisé par le gouvernement iranien dont la visée était de soutenir la négation de la Shoah et de soutenir du même mouvement la légitimité politique et religieuse de rayer de la carte l'État d'Israël, une certaine propagande diffusée dans les États de la région poussant elle à la liquidation des Juifs. Ce qui attestait une fois encore d'une fonction d'onde dans la dissémination de l'antisémitisme contemporain que ne saurait expliquer une folie singulière. Aux USA dans les années 1990, un mouvement noir des plus radicaux, *the Nation of Islam* s'était déjà efforcé de forger l'unité des *Africans-Americans* en s'appuyant sur le négationnisme et la haine des juifs. Dans ces mêmes années, la secte Aoum au Japon perpétra un attentat au gaz sarin qu'elle prétendit justifier de sa lutte contre le judéo-capitalisme international etc. Que s'agit-il de nier, l'Histoire ou ses effets, soit parmi ces derniers, ceux du retour de ces millions de mal-morts dont les noms ont été effacés et les restes disséminés ou accumulés dans des fosses à rebuts ? Peut-être se décidera-t-on à considérer un jour que les tentatives d'effacement des traces du massacre opéré par les nazis ne relevait pas seulement pour eux du souci partagé par bien des criminels de détruire ce qui pourrait faire pièces à conviction, mais encore d'une crainte religieuse d'un retour des mal-morts dans un univers social alors fasciné par l'inscription linguistique et biologique (génétique) de l'Ancestralité pouvant se transmettre jusque par télégonie (*Ahnenplasma*, *Keiminfection*, *Fernzeugung*, autant de termes qui connotent crescendo l'irréductible d'une transmission germinative ancestrale, et le renforcement ou la contamination raciale qui pouvaient en résulter<sup>11</sup>).

Bizarre et inquiétante découverte que si la transmission est toujours incomplète et par là trouée, ce qui est une condition nécessaire à son remaniement, elle peut aussi être « déchirée » exigeant au pire d'en faire suture ou colmatage et au mieux d'en « ourler » le bord pour s'y adosser : c'est ce à quoi se trouve confrontée notre génération de l'immédiate après-guerre, indépendamment des immersions linguistiques et des appartenances nationales. Nous (nombre d'entre nous) y avons répondu dans les pays alors dits développés, mais aussi en Chine, c'est-à-dire parmi les principales nations belligérantes<sup>12</sup>, par la tentative d'abolir l'Histoire d'un rabattement du généalogique sur la classe d'âge et celle d'extraire le plus-de-jouir de l'emprise du marché ; mais nous y avons répondu aussi par le *I'me*, l'auto-affirmation consumériste, le *self*, et la fabrique des identités : celles de l'irréductible affirmé de la différence ethnique, raciale, religieuse, culturelle, etc. Un « nous » qui n'est ni de décision ni de volonté mais d'aliénation à la torsion du discours du

---

<sup>11</sup> Voir à ce propos le chap. III, « Sang, gènes et lignage : le mariage sous le regard des ancêtres » in *La quête de la race, une anthropologie du nazisme*, de Edouard Conte et Cornelia Essner, Paris, Hachette, 1995.

<sup>12</sup> Le mouvement de 68 concerna l'Allemagne, la France, l'Italie, le Japon, les USA, la Chine.

maître en nouveau discours du capitaliste, pour suivre Lacan sur ce point. Ce deuxième point, certes je l'ai « travaillé » sur le « terrain » au point de devenir docteur en ethnologie et en préhistoire, mais il est aussi celui qui m'a conduit à entreprendre, comme bien d'autres de ces mêmes générations, une psychanalyse, à croire que le titre n'y suffit pas à détourner une déchirure, encore moins donc à l'ourler, pas plus qu'il ne permet de faire d'une ligne de bord, celle qui fait clôture d'un savoir établi, une ligne de crête ouvrant à la possibilité d'élaborer ce qui pourrait se produire ou se saisir d'inédit comme savoir en souffrance ou en attente, mais encore comme effet de réel.

Lorsqu'au colloque Solvay en 1927 Einstein s'efforça de mettre un terme aux spéculations d'Heisenberg en prononçant ces mots « Dieu ne joue pas aux dés », il se tint sur cette ligne de bord par lui-même tracée. Bohr lui répliqua « Einstein, cessez de dire à Dieu ce qu'il a à faire ! », se tenant, lui, sur une ligne de crête, celle du principe d'incertitude qui devait l'emporter. De Dieu, Lacan posa un jour la question de savoir s'Il (Dieu) croyait en Dieu, ce que je lus ainsi : s'Il existe dans la plénitude et la perfection qui lui est attribuée, Dieu ne peut être assez fou pour croire en Dieu, sauf peut-être à être athée, question trop difficile qui ouvre à la poser au fils ; lui, semble-t-il, croyait... que sa mère était vierge et elle croyait qu'il était Dieu. Lorsque l'esprit vient aux enfants, le monde se fait trinitaire mais à quatre.

C'est ce passage du « un » englobant, celui du « vrai » monothéisme, au quatre de la trinité de la « vraie religion » qui supporta ma curiosité pour les portiques, les parvis, les tympans des cathédrales : dans sa version plus immédiate elle était celle-ci : que pouvait bien éprouver non pas un évêque ou un lettré mais un paysan ou un artisan en s'y rendant pour y prier, y discuter ou pour affaire ? Victor Hugo en avait fait tout un roman au fil duquel Quasimodo perd la vie à poursuivre une Esméralda amoureuse du Soleil et y laissant la sienne. Hugo nous y apprend ceci que préserver, conserver, restaurer les objets-signes du passé ne lève pas la contrainte de ne pouvoir l'élaborer qu'au présent. Dans une version pompéienne d'une autre poursuite, Jensen nous montre un Norbert Hanold, archéologue de son état, habité par la présence et l'attrait d'une Zoé dont il ne parviendra à redécouvrir le(s) trait(s) qu'à reverser au compte de sa subjectivité l'objet de sa passion archéologique. Moins hystérique qu'Esméralda, Zoé, note Freud, lui prête main forte. Henry Meschonnic poursuivant « l'inachevable » de la statue du *nom de notre ignorance, la Dame d'Auxerre*<sup>13</sup>, Jean-Pierre Vernant celui de *Pandora, la première femme*<sup>14</sup>, attestent pour leur part de ce que le « pas-toute » de la femme ou « la femme

---

<sup>13</sup> H. Meschonnic, *Le nom de notre ignorance, la Dame d'Auxerre*, Paris, Laurence Teper, 2006.

<sup>14</sup> J-P. Vernant, *Pandora, la première femme*, Paris, Bayard, 2006.



n'existe pas » prononcés par Lacan travaillait le sujet au corps dès l'Antiquité, et qu'un tel travail ne cesse pas d'avoir à s'élaborer au présent. Sur un autre versant, celui de la sculpture moderne précontemporaine, la liaison Rodin - Camille Claudel se trouve comme inscrite sur *la porte de l'Enfer*, directement inspirée par *La Divine Comédie* de Dante et soutenue par la passion du sculpteur pour l'art des cathédrales. Cette sculpture monumentale est dominée par *le penseur* qui prit la place d'Ève à laquelle songea un temps l'artiste, et est surplombée par le groupe *Les vaincus* qui, lors de l'inauguration, fut présenté au pied du monument. Ève-Camille pourrait être le nom de ce trait de style et de posture commun à *La Danaïde*, *Andromède* et *La Sphinge*. L'illusion scientifique de l'archéologue se noua à la fiction romanesque de l'écrivain et à l'expression graphique du sculpteur... au fil du temps. Mais l'imaginaire religieux de la vérité les précède auquel nous allons nous attacher maintenant. Nous l'abordons ici par une des figures que Rodin n'évoque ni par écrit ni par sa sculpture, la *Synagoga* soit une représentation allégorique, sculptée, de la synagogue confrontée à celle de l'*Ecclésia*, celle de l'Église. Il s'impose de préciser ici que ce qui suit ne peut prétendre réduire ce long et vaste mouvement de christianisation puis d'élaboration de l'Église dans son nouage au politique et son questionnement du divin au seul trait d'anti-judaïsme dont témoignent les manifestations sculpturales et plus largement graphiques qui en attestent. Je ne me livre ici qu'à un exercice de *tracking* pour reprendre une expression aborigène, *tracking the past*, soit de tentative de lecture de traces en ce que pour être manifestes, elles sont comme effacées de lecture<sup>15</sup>, un peu à la manière dont les hiéroglyphes de l'obélisque de la place de la Concorde à Paris n'intéressent plus que les pigeons. Je me fais là pigeon-exote laissant de côté les lectures savantes pour me soumettre près de 10 siècles plus tard aux effets de lecture de ce « catéchisme en image » que l'Église imposait alors à un univers social immergé dans une oralité graphique et scripturale : les lettrés étaient peu nombreux, mais la lettre produisait pour tous ses effets de bord.

*Synagoga* y est représentée sous les traits d'une femme dont les yeux sont recouverts d'un bandeau<sup>16</sup>. Sous sa forme monumentale, elle tient de sa main droite une lance brisée<sup>17</sup> et laisse échapper de sa main gauche les tables de

---

<sup>15</sup> En témoignent les effets de surprise de ceux auxquels j'ai montré la documentation photographique dont se supporte ce texte, pour beaucoup d'entre eux plus familiers de ces espaces religieux monumentaux que je ne le suis, en témoigne aussi un certain silence de l'Église non sur l'anti-judaïsme, dont elle s'est récemment excusée, mais sans travailler, ou rendre disponible ce travail, sur la place qu'il avait occupée pour son élaboration déjà chez les Pères de l'Église comme trait de structure discursive. Un trait qui *père-siste* dans le monde contemporain fût-il – jusqu'à quel point ? – déchristianisé comme on l'entend dire parfois.

<sup>16</sup> À l'exception de quelques représentations telle celle de Saint-Denis près de Paris. Nous nous en tenons ici aux représentations sculpturales.

<sup>17</sup> De la main gauche à Notre-Dame de Paris.

la loi orientées vers le sol. Ces tables sont le propre de Moïse et de la Synagogue, elles ne sont pas tombées à terre, ce qui ouvre à une autre lecture à cet endroit que celle qu'en produisit Freud à propos du Moïse de Michel-Ange, une œuvre postérieure aux *synagogae*. Moïse le législateur de l'Ancien Testament passait aussi pour une préfiguration de son renouvellement, tout comme Élie, il fut représenté souvent aux côtés du Christ. Peut-être prêta-t-il ses « cornes » au diable comme cela fut parfois suggéré, cet attribut du démon semblant assez tardif et possiblement lié à cette bascule de l'Église dans une violence anti-juive qui s'imposa à elle pour construire son unité totalisante, sans altérité, sur le registre de la vérité divine. Mais ce fut la *Synagoga* qui fut inventée pour porter le signe, celui d'une distinction, d'une séparation, d'une disjonction de l'Ancien et du Nouveau jusqu'à parfois prendre le tour de la destruction de communautés juives. S'agissant de sculptures, d'un catéchisme iconographique pour une large part réglé par les autorités ecclésiastiques mais participant d'une œuvre architecturale, ses représentations ne peuvent être ordonnées selon un ordre diachronique quant à leur portée, leur lecture. Aussi est-ce dans leur singularité, leur disparité et leur dispersion que je me suis efforcé d'en repérer le mouvement, moins en m'appuyant sur des ouvrages rares ou savants, qu'en me déplaçant avec mes pieds et mes œillères, en l'occurrence un appareil photographique. Ma tête suivait accueillant, elle, les effets de rebond suscités par cette itinérance portant sur l'expérience d'un monde encore travaillé au corps par les effets intrusifs d'une conversion contrainte au christianisme (Polynésie) et celle d'un autre s'effondrant sous le double impact de la religion et de la modernité contemporaine (Lurum, Burkina Faso). Que la « *synagoga* » puisse avoir été le nom pour ce travail d'une tentative de lecture au présent de ma propre archéologie subjective serait ici inavouable n'ayant ni la main heureuse d'un Rodin, ni la sensibilité scripturale d'un Jensen, ni la culture d'un Vernant, ni l'art poétique d'un Meschonnic, ni la finesse d'analyse d'un Freud pour en soutenir avec le talent requis le développement.

Cette allégorie de la synagogue topographiquement affrontée à celle de l'Église demeure dans son surgissement peu repérable. Certains auteurs l'attribuèrent à une contrainte iconographique : l'Ancien Testament pouvant avoir été représenté par un vieillard se détournant de la croix sur quelque tableau, il lui aurait été par la suite substitué une femme par analogie avec celle représentant l'Église. Ce vieillard se détournant de la scène semble préfigurer *le juif errant, le juif éternel, Ahasver* qui de la tradition orale s'incarna comme personnage de roman à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, prenant alors le relais de la *synagoga* dans l'imaginaire de fiction. La scène sculptée de crucifixion de Saint-Denis oppose à l'Église tenant son étendard une synagogue, portant une lance brisée, mais non voilée, tenant les tables à l'envers et qui semble se détourner de la scène. S'évoque ici qu'avant de se dissocier du judaïsme, l'Église fut deux, divisée entre celle tournée vers la conversion des circoncis confiée à Pierre et

celle tendue vers la conversion des gentils confiée à Paul. On peut faire ici l'hypothèse que la lance brisée valait aussi pour une métaphore graphique de la circoncision. La *synagoga* se présenterait ainsi, à l'origine, comme une figure chrétienne, mais marquant un avant et un après, la circoncision ne s'imposait pas aux nouveaux baptisés. Cette lance brisée sera aussi (ensuite) à lire comme signe d'une défaite, celle des circoncis, des communautés juives. La *synagoga* désormais a les yeux bandés : elle n'a pas su reconnaître le Messie et s'est avérée incapable d'en accepter l'annonce dans son propre texte dont elle était la gardienne et la dépositaire. Le contrepoint en fut la lance de l'Église dont la hampe est marquée d'une croix : la Sainte Lance. Ainsi nommait-on dans l'Église grecque, Ἁγία λογγή, un instrument liturgique servant à séparer du pain l'hostie qui devait être consacrée : est venu le temps d'une affirmation par disjonction.



fig. 1- Strasbourg

Chartres, Amiens, la synagogue sert de piédestal à de grandes figures de la chrétienté qui la dominent.



fig. 2 – Chartres

À Chartres elle tient dans sa main un rouleau qu'elle est désormais incapable de lire à moins d'en produire une lecture à l'aveugle. La surplombe une statue monumentale de saint Jérôme qui établit une traduction de la Bible en latin populaire, *la Vulgate*.

Amiens la synagogue est destituée de sa souveraineté, Dieu lui retire sa couronne dans une scène qui évoque le « couronnement de la Vierge », le bandeau et la lance brisée sont ses attributs.



fig. 3 – Amiens

Reims, la couronne vacille sur sa tête, Strasbourg elle est tombée à terre, mais non les tables pour les évoquer à nouveau. Notre-dame de Paris, la couronne est à terre ; le bandeau s'est fait serpent. Reims, il s'est fait hermine à Reims pour Ève dissociée encore de la synagogue, non plus agent, mais objet de la séduction, l'agent c'est désormais Ève, la femme. Le ton se durcit, Ève se scinde en l'Église, la Nouvelle Ève et la mauvaise, la synagogue devenue agent de la perversion du monde chrétien et son mauvais objet. Les Juifs sont accusés d'empoisonner les puits et de pratiquer des meurtres rituels d'enfants ou de profaner voire tourmenter l'eucharistie.



fig. 4 - Reims



fig. 5 – Paris



fig. 6 – Reims (Ève)

Chartres, la lecture à l'aveugle, marque un temps d'invalidation de la lettre hébraïque telle que s'en saisissent les Juifs, Amiens, la déposition de la synagogue, marque celui de la destitution de ceux (la synagogue) qui sont en charge de la transmission du texte sacré. Ce sont là des temps logiques que les



néo-convertis s'appliquèrent à eux-mêmes en d'autres temps et d'autres lieux. Que deviennent alors les ancêtres kaffres ou païens ? Des mauvais-morts pour ce que j'ai pu en recueillir en Afrique ou en Polynésie. Et ceux qui refusent la conversion ? La porte fut alors ouverte à la haine du juif en soi que traduisirent et manifestèrent les représentations du juif comme gargouille ou celle de la femme juive comme une truie (Wittenberg, Magdeburg, Rouen semble-t-il aussi). C'est que pour l'église d'alors dont le contrôle s'étend à la sexualité, les femmes célèbres de l'ancien testament n'étaient pas des vierges ni ne mouraient en martyres (sainte Agnès et sa double couronne de vierge et de martyre) pour sauver leur vertu, elles couchaient avec des rois pour sauver leur peuple (Esther) ou satisfaire leur désir (Rachel) et parfois leur vice (Salomé).

Cette glissade progressive du distinct au disjoint, de là à l'exécration, s'accompagne crescendo du brûlement du Talmud (1242), puis de l'expulsion des Juifs sur ordre de saint Louis (Louis IX), plus tard en Espagne de la confiscation puis de la destruction des livres en hébreu (1263), plus tard encore la non moins sainte Inquisition sera en charge d'épurer le monde chrétien de sa composante juive dans les livres et dans les corps.



fig. 6 – Rouen

Le XVII<sup>e</sup> siècle fut celui de l'émergence du discours de la science qui, renvoyant Dieu à sa question, s'efforça aussi de confiner l'Église à sa charge spirituelle ; l'Inquisition perdit du terrain, les Églises réformées en gagnèrent et ce qu'elles prônaient était un christianisme vétérotestamentaire. Surgit alors dans un village situé au pied des Pyrénées une représentation de la synagogue qui semble unique, sa lance demeure brisée, mais elle porte son bandeau au-dessus des yeux et triomphe de la mort.

Le temps des cathédrales était passé, les siècles suivants furent ceux du théâtre, du roman et de l'opéra, parcouru par *Le juif errant* ou *éternel* déjà

évoqué, avant que sous les traits de Burhammer ou du Juif Süß l'antijudaïsme de fiction ne s'impose à l'imaginaire d'illusion de la science et ne s'inscrive à son agenda. Le nôtre est celui de la langue unique de communication (LWC) et des échanges généralisés (WTO), mais il est aussi celui de l'injonction faite à l'individu de sa complétude subjective et de son autonomie financière, celui encore pour les collectifs de l'affirmation identitaire dont l'actualité témoigne que la figure du juif, prise dans les trois imaginaires, peut en constituer tout à la fois le paradigme et le mauvais objet.

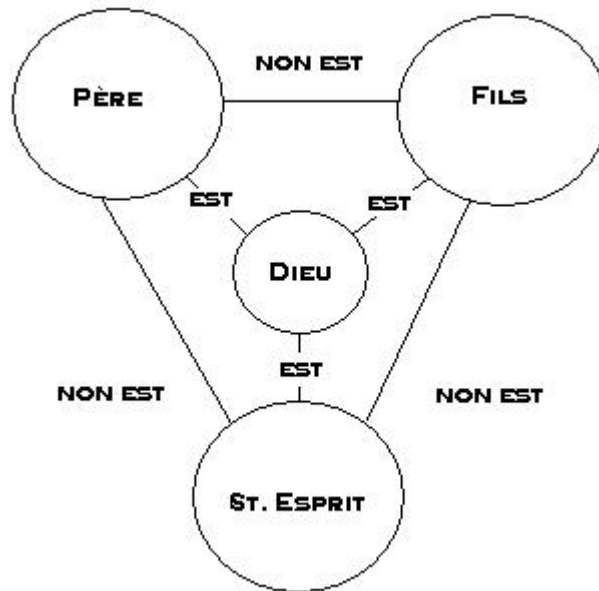


fig. 7 – St. Bertrand de Comminges

Paradoxalement le monde polynésien n'est pas antisémite puisqu'il se veut dans la continuité d'une tradition religieuse vétérotestamentaire au point que certains de ses leaders se réclament de la descendance d'une tribu perdue d'Israël, mais qui imposerait pour se réaliser une sorte de purification culturelle et généalogique ou biologique. Mais prenant ce tour il accepte l'immersion dans la modernité contemporaine dont sur ce point il s'était tenu à distance. De ceci ne peuvent rendre compte les positions de tel ou tel d'entre eux, se pose à cet endroit la question d'une logique discursive qui, dans ses torsions successives, fait transmission de ce qui se refuse à ne pas se transmettre et dont l'injonction identitaire contemporaine ferait symptôme.

De ce qui précède notons que l'unité doctrinale de l'Église s'est aussi forgée autour de la question du féminin, à la béance ouverte par le pas-toute à laquelle l'Église opposa l'intégrité, le sans tache de la Vierge unique, « bénie entre toutes les femmes » qui elles n'y peuvent mais, au point parfois de devenir l'enveloppe iconographique de la Trinité.

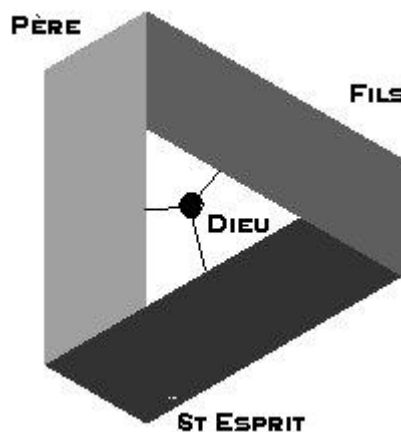
Une Trinité dont l'équivoque se manifesta dans les représentations qu'elle suscita : le nœud borroméen certes, mais aussi une chaîne ouverte ou fermée à trois maillons, mais encore un dispositif triangulaire issu de cette chaîne mais « cousu » à un quatrième terme dont témoigne par exemple *le Missel de Verdun* (1509) dont voici la représentation schématique :



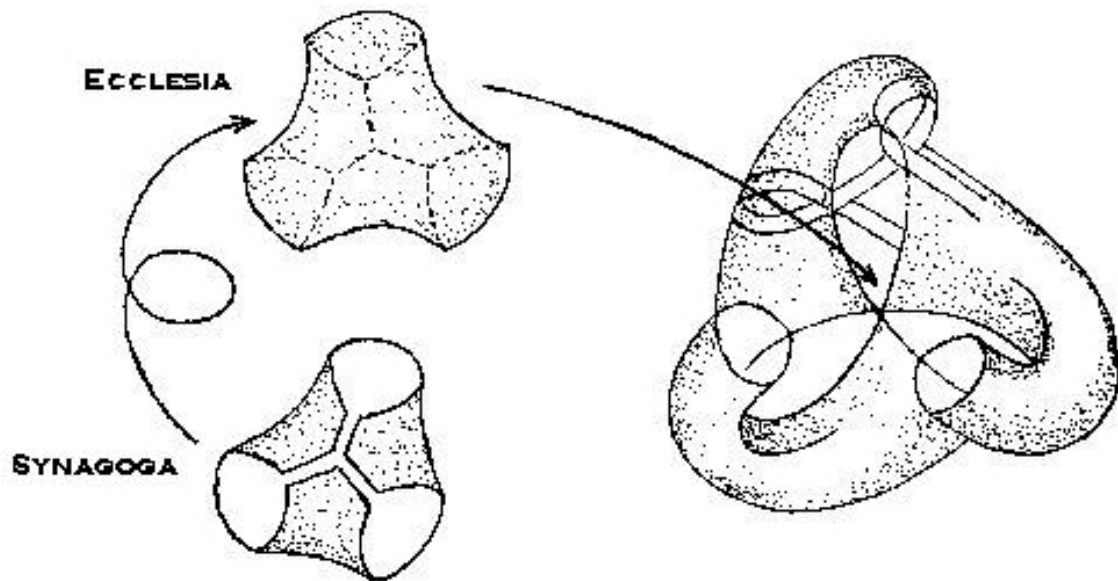
termes, Père, est distinct et autres par mais il font à être reliés à qui les pose la perdre la tête Georg comme est-il égal, inférieur à la

Chacun des Fils et Saint-Esprit, relié aux deux cette distinction, totalité (connexité) un quatrième terme totalise. D'où se question qui fera au XIX<sup>e</sup> siècle à Cantor : Dieu infini continue supérieur ou somme des parties

infinies qui le composent ? Prenons ce graphique sur un autre versant suscitant sa translittération graphique ; il en devient ceci, une bande moebienne à trois demi-torsions (*est* et *non-est* sont en continuité, chaque pli y vaut pour un nom) cousue à un 4<sup>ème</sup> nom, Dieu, qui en assure la connexité :



Ce qui est montré ci-dessus correspond à l'armature structurale d'une surface de Boy, une surface connexe et moebienne n'ayant qu'un pôle unique relié par son axe central à un point vide d'autopénétration qui se marque graphiquement comme un point triple.



Ce point de couture peut être étendu par voisinage à un disque, ici tordu pour sa mise en place, qui est bilatère. On peut le nommer pour la période qui nous intéresse ici par l'opposition complémentaire, Ecclesia-Synagoga. Ce point de couture s'avéra dans notre hypothèse nécessaire à la constitution de « la vraie religion » comme garantie non seulement de sa continuité mais encore de sa connexité. Cette opposition est de l'ordre de celle du 0 et du 1, le 0 dont l'Église fut contrainte d'accepter l'usage qu'elle avait jusqu'alors interdit à la fin du XII<sup>e</sup> siècle ou au début du XIII<sup>e</sup>, le siècle suivant étant celui qui accueillit le mot « identité » comme « qualité de ce qui est le même » ou « caractère de deux objets de pensée identiques » précise *le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*. Pour élaborer et assurer son unité (politique et doctrinale) l'Église eut à ériger une fondation littérale (saint Paul, les Pères de l'Église) en origine, ce dont le calendrier courant porte la trace. La réification d'une origine ne saurait supporter d'altérité et lui imposa d'extirper sa part juive devenue sa part d'ailleurs à rejeter ou à détruire tandis que s'élaborait comme en miroir, sinon en concurrence, le judaïsme rabbinique.

Nous touchons là à ce qui sera le dernier point que vise à introduire le présent propos, celui de la fabrique des identités raciales, religieuses ou ethniques qui semblent prendre le relais de ce qui fut dénoncé comme ségrégation pour le retourner en auto-ségrégation. Nous ne ferons ici que l'évoquer.

Ce mot « identité » fut repris plus tard par la logique et les mathématiques puis servit de toile de fond aux tentatives d'unification des pays de langue(s) allemande(s). Mais ce ne fut que dans les années 1970 que ce terme s'imposa à toutes les langues du globe, lorsque le discours du capitalisme contemporain suscita, comme effets d'une prolifération de luttes armées ou

d'attraction de la modernité, un vaste mouvement de migrations internationales suscitant la constitution de diasporas. Ce mouvement fut précédé et accompagné d'une aussi vaste pandémie de nostalgie des origines et d'un appel concomitant de renouer avec l'authenticité singulière propre à chaque culture que le discours de la science laisse supposer inscrite dans les gènes. Que cette illusion trouve là sa prise indique qu'il y eut déchirure dans la transmission, invalidation de ce qui pouvait s'en soutenir par la parole et destitution de ceux qui en avaient la charge au profit d'une bureaucratie, assistée depuis peu d'experts, en charge, elle, de la gestion scientifiquement programmée du social comme corps et comme discours. De là s'ouvre la perspective de ce qui pourrait s'engager comme travail sous le titre de « faire laboratoire » dont l'actualité est de verser au compte du biogénétique cette altérité du sujet à lui-même, et la suite s'imposerait sous un autre titre, celui de « faire école », questionnant l'actualité du discours du psychanalyste, soit celle de la possible restitution au sujet de la science contemporaine de sa part d'ailleurs, par là d'un assentiment à sa division...

#### *Références :*

Différents textes ont soutenu ce temps d'écriture qui n'y sont pas directement cités.

Gilbert Dahan, *La polémique chrétienne contre le judaïsme au Moyen-Âge*, Paris, Albin Michel, 1991.

Jean-François Faü, *L'image des Juifs dans l'art chrétien médiéval*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2005.

Dominique Iogna-Prat et Danièle Sansy (coordonné par), *La rouelle et la croix, destins des Juifs d'Occident, Médiévales n° 41*, automne 2001.

Nahmanide, *La dispute de Barcelone*, trad. de l'hébreu par Éric Smilevitch, trad. des archives du latin par Luc Ferrier, Paris, Verdier, Lagrasse, 1984.